



HAL
open science

Un brouillard flotte au fond du ravin – Les prédicats de quelques noms météorologiques

Laure Sarda

► **To cite this version:**

Laure Sarda. Un brouillard flotte au fond du ravin – Les prédicats de quelques noms météorologiques. CMLF 2024, Jul 2024, Lausanne (CH), France. pp.12015, 10.1051/shsconf/202419112015 . hal-04870551

HAL Id: hal-04870551

<https://hal.science/hal-04870551v1>

Submitted on 7 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Un brouillard flotte au fond du ravin¹ – Les prédicats de quelques noms météorologiques

Laure Sarda

Lattice-UMR 8094 - CNRS, ENS-PSL Université Sorbonne Nouvelle

laure.sarda@ens.psl.eu

Résumé. Alors qu'une attention particulière a été portée aux constructions impersonnelles (ou sans sujet) d'un petit nombre de verbes (*pleuvoir, neiger*) et à leurs particularités syntaxiques, cet article propose une étude d'un petit nombre de noms, *pluie, brouillard* et *orage*, qui se combinent avec un grand nombre de prédicats. Ces noms occupent la fonction de sujet dans des constructions du type *La pluie tombe / Le brouillard s'étend / L'orage gronde*. J'aborde la question de l'expression des phénomènes atmosphériques à partir de ces trois noms qui présentent des propriétés sémantiques différentes. Au-delà de la grande variété des classes de prédicat recensées, il apparaît qu'ils remplissent tous la même fonction pragmatique d'asserter l'existence, la présence ou la manifestation du phénomène. Pour cela, différentes stratégies sont mobilisées. La présence du phénomène peut être assertée à travers l'action, le mouvement, la localisation, ou la perception. Je porte une attention particulière aux verbes de mouvement.

1 Introduction²

L'expression du temps qu'il fait a attiré l'attention des linguistes qui se sont particulièrement intéressés à la spécificité des verbes météorologiques (cf. Ruwet 1986, 1990, Bolinger, 1977, Darden 1973). Alors qu'une attention particulière a été portée aux constructions impersonnelles ou sans sujet d'un petit nombre de prédicats (*pleuvoir, neiger*) et à leurs particularités syntaxiques (voir entre autres Paykin 2010, Meulleman & Stockman 2013, Meulleman & Paykin 2023, Levin & Krejci 2019), cet article propose une étude d'un petit nombre de noms (*pluie, brouillard* et *orage*) qui se combinent avec un grand nombre de prédicats. J'étudie ces noms lorsqu'ils occupent la fonction de sujet dans des constructions identifiées par Eriksen et al. (2010, 2012) comme « argument type » :

The argument type comprises constructions with an argument (most often realized as a subject) and a predicate, the argument being primarily responsible for denoting the meteorological event. [...] Consequently, the predicate of the construction is semantically somewhat superfluous. (Eriksen et al. 2010: 580)

Ces constructions, illustrées en (1), comprennent un sujet qui dénote le phénomène et un prédicat, a priori « sémantiquement superflu » ou prototypique. Ruwet (1986 : 47) souligne que « la notion exprimée par le verbe *tomber*, ou une notion très voisine, est déjà incluse dans le contenu du lexème *pluie*, indépendamment de son occurrence dans des phrases comme *La pluie tombe* ». Ce prédicat sert en premier lieu à exprimer la présence, l'apparition ou la manifestation du phénomène.

- (1) a. La pluie tombe
- b. Le brouillard s'étend
- c. L'orage gronde

J'aborde la question de l'expression des phénomènes atmosphériques à partir des trois noms *pluie, orage, brouillard* qui présentent des propriétés sémantiques différentes. Si le nom *pluie* et plus largement, les phénomènes de précipitation, ont déjà suscité des études approfondies, les noms *orage* et *brouillard* n'ont pas été autant étudié (voir cependant Kaliska 2011, Paykin 2002). Ces trois noms réfèrent à des phénomènes ontologiquement distincts, qui peuvent être saisis dans la langue, selon les contextes, comme *événement, état*, ou comme *objet* ou *substance* (pour une typologie des noms, voir par exemple Godard & Jayez 1994, Kleiber et al 2012, Huyghe 2012, 2015 et Paykin 2002, 2003 pour les noms météorologiques). Ils se

combinent avec quelques verbes prototypiques (1), mais aussi avec un large éventail de verbes moins fréquents, capables de remplir cette fonction existentielle d’ancrage du phénomène (Bentley et al. 2013, Sarda & Lena 2023). Je propose un inventaire et une analyse de ces prédicats dans la structure [SN météo + V].

Cette structure [SN météo + V] peut être mise en relation avec le domaine de la perception. Elle sert à introduire dans le discours un phénomène (c’est-à-dire la chose perçue : i.e. *la pluie, le brouillard, l’orage*) par ou pour un expérienceur. Ainsi, on peut considérer que l’énoncé *la pluie tombe/ est tombée/ va tomber*, signifie qu’un locuteur-expérienceur implicite est, a été ou sera témoin de la présence ou de la manifestation du phénomène. Dans le domaine de l’expression de la perception, les travaux de Viberg 1983, 2008, 2019, (voir aussi Ruchot 2019, Hellerstedt & Peltola 2019, Huumo 2010) ont introduit la distinction entre les verbes dits « experiencer-based » qui imposent que le sujet grammatical réfère à l’expérienceur (*je vois l’orage, j’entends la pluie*), et les verbes dits « phenomenon-based » qui imposent que le sujet grammatical réfère au phénomène perçu (*l’orage gronde, la pluie crépite sur le toit*) et dans ce cas, l’expérienceur est implicite. Les deux types peuvent se combiner dans une construction avec subordonnée relative ou infinitive : *j’entends la pluie qui crépite / j’entends la pluie crépiter*. La structure [SN météo + V] s’apparente fortement aux constructions associées aux verbes « phenomenon-based » (*une cloche retentit, une musique étrange résonna*) qui prennent le phénomène en sujet et qui alternent avec un sujet impersonnel (*il résonne une musique étrange*), mais refusent un sujet qui dénoterait l’expérienceur (**je résonne une musique*).

Je tâche dans cet article de mettre en évidence l’existence d’un fait constructionnel : les prédicats observés présentent tous une grande variation de leurs propriétés sémantiques et syntaxiques. Pourtant, ils remplissent tous la même fonction pragmatique, celle d’asserter l’existence, la présence ou la manifestation du phénomène dénoté par le sujet. Ainsi, le sens de la construction n’équivaut pas à la somme du sens de ses constituants (cf. Goldberg 1995). La présence d’un sujet dénotant un nom météorologique peut induire une lecture thématique dans laquelle le sens du verbe est affaibli (cf. Sasse 1987, Gécseg & Sarda 2023). Au-delà des quelques verbes prototypiques (illustrés en (1)), plusieurs stratégies sont mobilisées pour exprimer la présence d’un phénomène avec des verbes d’action, des verbes de mouvement, des verbes de localisation, ou encore des verbes de perception. Je porterai une attention particulière dans cet article à l’introduction du phénomène par des verbes de mouvement.

Je commencerai en section 2 par indiquer quelques différences majeures entre les trois noms étudiés. Je présenterai ensuite en section 3 le corpus et les données collectées. Après avoir présenté l’inventaire des prédicats et leurs affinités sémantiques avec les trois noms sélectionnés pour cette étude, j’examinerai dans la section 4 les verbes de mouvements, avant de conclure.

2 Propriétés sémantiques des noms *pluie, orage, brouillard*

Les trois noms examinés dans cette étude reflètent une diversité de propriétés ontologiques, aspectuelles, et syntaxiques.

Bien qu’ils apparaissent souvent avec un article défini (*la pluie, le brouillard, l’orage*), ils réfèrent toujours à une manifestation nouvelle et unique, on dit qu’ils relèvent de la référence unique³. Pour autant, ils peuvent néanmoins être introduits par des indéfinis (2), mais seul *orage* échappe à la contrainte de devoir être spécifié par un modifieur (2a).

- (2) a. un orage retentit dans le lointain / Il retentit un orage dans le lointain
- b. un brouillard épais (?un brouillard) descendait dans la plaine/ Il descendait un épais brouillard (*un brouillard) dans la plaine
- c. une pluie fine (*une pluie) tombait sur la campagne / Il tombait une pluie fine (*une pluie)

Si *orage* admet l’indéfini sans spécifieur, c’est que c’est un nom comptable contrairement à *pluie* et *brouillard* qui présentent des propriétés massiques : le pluriel est rare et marqué, la quantification

numérique est exclue (**deux pluies et trois brouillards*), le partitif est d'usage (*de la pluie, du brouillard*), les locutions déterminatives du type *un peu de* sont possibles (*un peu de pluie, un peu de brouillard*).

Il existe des débats autour de la nature des verbes météorologiques tenus pour certains comme impersonnels avalents, ou possédant au contraire un actant incorporé (*il pleut une pluie fine*) (hypothèse défendue par Ruwet (1988) sur l'inaccusativité des verbes météorologiques⁴), ou encore possédant un deuxième actant locatif (*il pleut sur X*) (cf. Mel'čuk et Polguère 2008). Il existe également un débat sur le sens de la dérivation entre le verbe et le nom (*pleuvoir* > *ou* < *pluie*), ayant une incidence sur la question de l'héritage des potentielles propriétés actanciennes (cf. Paykin 2002, 2003). Quoi qu'il en soit, les questions qui se posent au sujet de *pluie*, ou *neige* et autres phénomènes de ce type, ne se posent pas pour *orage* (4b), ni pour *brouillard* (5b) qui n'ont pas de verbe correspondant, mais un équivalent prédicatif sous forme d'une construction existentielle *il y a un orage, il y a / il fait du brouillard* (Meulleman & Paykin 2023), (voir aussi Gross (1994, 1996), et la notion de verbes supports d'occurrence). Si on peut considérer (3a) et (3b) comme quasi-synonymes, il n'y a pas d'équivalence similaire pour *orage* (4) et *brouillard* (5).

- (3) a. La pluie tombe
b. Il pleut
- (4) a. L'orage gronde
b. *il orage
- (5) a. Le brouillard descend
b. *Il brouillard

Les travaux sur la classification des noms font généralement émerger une distinction entre ceux qui dénotent des *objets* et ceux qui dénotent des *événements*. Godard & Jayez (1994 : 42 sq.) ont proposé une série de tests pour distinguer ces deux types. Le verbe *se trouver* sélectionne un sujet qui dénote un objet (6a), tandis que les verbes supports événementiel (cf. Gross 1996) *avoir lieu/ se produire/ survenir* sélectionnent un sujet qui dénote un événement (6b). C'est la réussite à ce test qui caractérise les événements dits *événements forts*.

- (6) a. La table (se trouve/ *a lieu dans la salle à manger)
b. Le concert (a lieu/ *se trouve) dans le parc

Si on applique ce test aux trois noms *orage*, *brouillard*, *pluie*, on observe un paysage plus complexe. Le nom *orage* accepte les verbes supports événementiels *se produire*, *avoir lieu*, mais il peut également se combiner avec *se trouver* (en 7a). Le nom *brouillard* apparaît quant à lui en 7b comme un nom d'objet (on ne dirait pas naturellement que le brouillard *a lieu*), tandis que *pluie* répond mal aux deux options en (7c).

Godard & Jayez (id) proposent des tests complémentaires pour identifier les noms d'événements : par exemple leur capacité à se combiner avec les prédicats de durée (ex. *durer, se prolonger, s'étaler sur, n'en plus finir, s'éterniser...*), avec des prédicats aspectuels (*commencer, finir/ cesser, s'interrompre, s'achever...*), ou d'entrer dans des constructions du type un *N de x temps* (*une pluie de deux jours*) ou *x temps de N* (*deux jours de pluie*) (8).

Comme le nom *orage*, le nom *pluie* se combine avec *commencer* (9a), *durer* (9b), ou *cesser* (9c). En revanche, le nom *brouillard*, qui mobilise le registre visuel de la perception se caractérise par le fait d'apparaître ou de disparaître. Il se combine mal avec ces prédicats, mais en accepte de plus spécifiques comme (*apparaître, descendre, s'éterniser, se dissiper, se lever*). Il accepte le prédicat aspectuel *commencer* lorsqu'il devient auxiliaire d'un autre verbe à l'infinitif comme en (10). Il est également difficile de considérer la *pluie* et le *brouillard* comme des événements processifs, leur combinatoire avec la préposition *pendant* (11) n'étant pas très naturelle. Leur structure interne est simple par rapport à celle de l'*orage* qui inclut plusieurs éléments (vent, pluie, tonnerre, éclair) dans une certaine temporalité. Pour *pluie* et *brouillard*, il n'y a pas de parties spécifiques de l'événement, mais des variations du mode d'être, par exemple des variations d'intensité ou de densité.

- (7) a. L'orage (se trouve / se produit | a lieu) à n distance | en mer, en altitude...⁵

- b. Le brouillard (?se trouve/* se produit | a lieu) dans la vallée
 - c. La pluie (? se trouve/ ? se produit | a lieu) dans la vallée
- (8) a. Une pluie de trois jours / un orage de trois heures / ? un brouillard de trois jours
b. Trois jours de pluie / trois heures d'orage / trois jours de brouillard
- (9) a. La pluie/ l'orage/ ?le brouillard a commencé vers 5h / le brouillard est apparu| descendu vers 5h.
b. La pluie/ l'orage/ ?le brouillard a duré 1 heure / le brouillard s'éternisait pendant des jours
c. La pluie/ l'orage/ ?le brouillard a cessé vers 5h/ le brouillard s'est dissipé| levé vers 5h
- (10) Le brouillard a commencé à se former, à se répandre, à se lever
- (11) a. Il sont arrivés pendant l'orage / ?la pluie / ?le brouillard
b. Pendant l'orage / ? pendant la pluie / ? pendant le brouillard, ils ont joué aux cartes

Ces quelques observations permettent de pointer des différences importantes entre les trois noms. Les manipulations opérées montrent qu'ils répondent aux tests de façon panachée. Seul *orage* valide tous les tests. Il réfère au phénomène dont la manifestation est sans doute la mieux délimitée dans le temps. Si la nature événementielle des noms *pluie* et *brouillard* est moindre que celle d'*orage*, il est indéniable qu'ils ont une composante événementielle de par leur nature temporelle. Mais ils manifestent en quelque sorte des degrés variés d'événementialité.

Le nom *pluie* semble satisfaire à tous les tests mais sa combinatoire avec les prédicats *avoir lieu, se produire*, est assez restreinte. La délimitation temporelle de *pluie* paraît moins nette que celle d'*orage*, sans doute du fait de son caractère massique. De plus, la pluie, en plus de sa nature événementielle, peut être conceptualisée comme une substance, éventuellement constituante ou résultante de l'orage. Le nom *pluie* possède à la fois la facette d'un événement, et celle d'une substance. Il n'est pas proprement délimité, ni dans le temps, ni dans l'espace, c'est pourquoi il se combine fréquemment avec des noms spécifieurs du type *chutes de pluie, épisode de pluie, tempête de pluie* qui permettent de délimiter le phénomène dans le temps, ou par des noms spécifiant l'apparence (*un rideau de pluie, un voile de pluie*), ou la quantité (*des perles de pluie, des gouttes de pluie, des trombes de pluie, rafale de pluie, bouffée de pluie etc.*) rendant le phénomène comptable et donc mieux délimité dans l'espace.

Enfin, le nom *brouillard* est celui qui répond le moins bien aux tests caractérisant les événements. En particulier, il ne se combine pas avec *avoir lieu/ se produire*. Les « contours » du phénomène, dans le temps et l'espace, sont flous, changeants, imprévisibles. Son apparition ou sa disparition se produisent de façon graduelle, et sa manifestation/ présence peut durer longtemps. Ces spécificités du phénomène expliquent pourquoi le brouillard peut aisément être conceptualisé comme un nom d'état. Il répond en effet au test proposé par Van de Velde (1995) pour identifier les noms d'état, qui expriment l'intensité dans les contextes *quel N* et *que de N* (*quel brouillard ! = que de brouillard !*), supprimant l'opposition entre une lecture qualitative (*quel meurtre !*) et une lecture quantitative (*que de meurtres !*). Ce test s'applique de façon moins nette aux noms *orage* et *pluie*, pour lequel *que de N* peut, sans exclure la lecture intensive, toujours induire une lecture quantitative (*que de pluie, que d'orage = beaucoup de pluie, beaucoup d'orages*). La facette statique du nom *brouillard* est renforcée par la possibilité qu'il a de se combiner avec des noms spécifieurs apportant une délimitation spatiale du phénomène : *bande de brouillard, nappe de, trainée de, banc de etc.*

Une des choses les plus surprenantes dans cette sorte de confusion ontologique propre à ces noms météorologiques, est qu'ils se combinent (plus ou moins bien) avec le prédicat *se trouver quelque part* caractéristique des noms d'objet. Kleiber et al. (2012) soulignent que ce prédicat se distingue par le trait aspectuel statif (ce que confirme son incompatibilité avec *être en train de*) et exclut selon les auteurs tout nom d'événement. Mais le tableau est plus complexe. Ce que confirment les noms *orage* et d'une certaine façon *pluie*, qui se combinent en théorie à la fois avec *se trouver* et avec *avoir lieu*. Les combinaisons avec *se trouver* restent toutefois rares, pour *pluie* et *brouillard*, nous avons eu du mal à en trouver sur internet. Elles sont rares et particulières. En (12), le genre scientifique engage la référence générique aux phénomènes. En (13), où il s'agit bien d'une référence occurrence, c'est le prédicat *être présent* qui est préféré.

- (12) a. Ce paramètre indique l'endroit où **se trouve le brouillard** dense
b. La **pluie se trouve** uniquement dans les biomes tempérés.
c. Si on entend le tonnerre 6 secondes après avoir vu l'éclair alors l'**orage se trouve** à 2.022 mètres de nous soit à peu près à 2 km ($337 \times 6 = 2.022...$)
- (13) Le **brouillard** est présent sur les cols du Forez

Les données de corpus présentées dans la section suivante vont permettre de préciser les propriétés de ces trois noms, dont on vient de voir qu'ils combinent des propriétés de différents types, écartant la possibilité être rangés exclusivement dans une classe déterminée.

3 Exploration des données

3.1 Le corpus

Les données exploitées dans cet article sont extraites de la base Frantext (<https://www.frantext.fr/>) sur la période 1900-1999⁶. J'ai retenu une sélection aléatoire de 200 occurrences de chacun des noms étudiés, et identifié manuellement les prédicats dont ils sont le sujet comme dans *la pluie tombe*.

Tableau 1. Rapport du nombre de prédicats pour 200 occurrences de chaque nom

	Pluie	Brouillard	Orage
Nombre d'occurrence des noms	200	200	200
Nombre de lemmes des prédicats co-occurents avec les noms	76	114	96

La variation lexicale des prédicats est plus importante avec le nom *brouillard* qu'avec le nom *pluie*, le nom *orage* se situant entre les deux. Le rapport type/occurrence (TypeToken Ratio, TTR) montre cependant (figure 1) que pour les trois noms, on observe un profil assez similaire : chaque nom se combine avec un très petit nombre de verbes fréquents, et avec un grand nombre de verbes très peu fréquents. Par exemple, plus de 80% des verbes se combinant avec *orage* n'apparaissent qu'une fois (0.4 %), tandis qu'un seul verbe (*éclater*) se combine à la fréquence la plus élevée (22.1%).

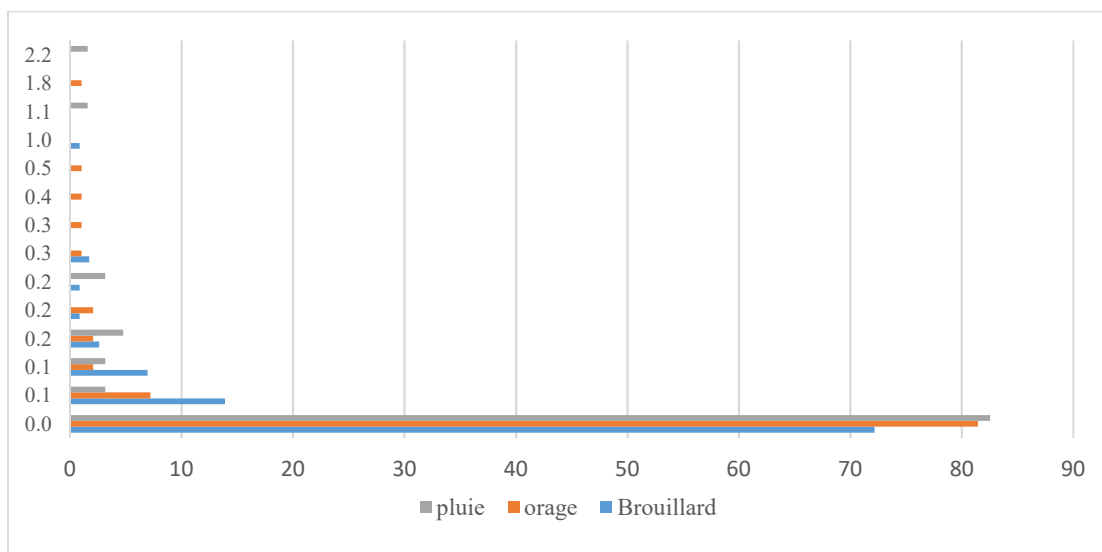


Figure 1. Distribution du rapport Type/Occurrence en %, avec le nombre d’occurrences en ordonnées et le nombre de lemmes en abscisse

Pour entrer en matière, la figure 2 ci-dessous donne un aperçu de la variation lexicale observée et des préférences de chaque nom. On voit ainsi que le nom *pluie* a une affinité particulière avec deux verbes : *tomber* et *cesser* ; tandis que le nom *orage* sélectionne en premier lieu le verbe *éclater*, le nom *brouillard* privilégie quant à lui la construction [être + adjectif] du type (*est dense, épais, compact* etc.). Au-delà de ces préférences marquées, il existe, comme je viens de l’indiquer, une grande variété de prédicats (244 lemmes différents recensés pour les trois noms) avec des propriétés syntaxiques et sémantiques variables.

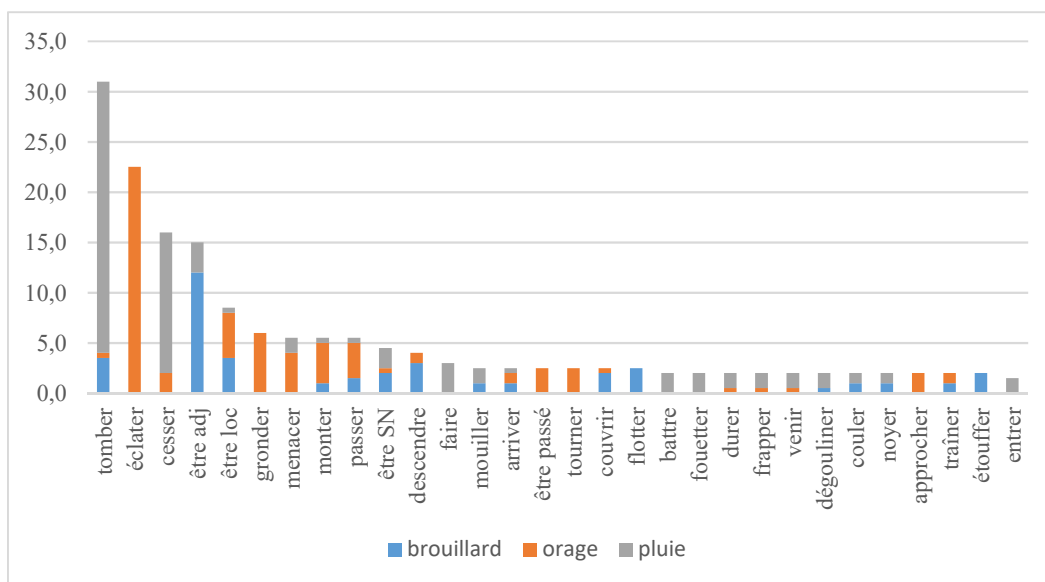


Figure 2. Les premiers 30 verbes les plus fréquents se combinant avec les trois noms *brouillard*, *orage* et *pluie*

Sur le plan syntaxique, on peut distinguer les verbes intransitifs (58%), transitifs (30 %) et les constructions attributives (12%). La figure 3 montre les affinités entre les noms et ces constructions. *Pluie* et *orage* ont un comportement comparable. On les trouve majoritairement (66%) avec des verbes intransitifs, puis autour de 29% et 25% respectivement avec les verbes transitifs. Enfin, on ne les trouve que 5% et 8%

respectivement dans les constructions attributives. En comparaison, *brouillard* a des affinités plus distribuées, avec 22% pour les constructions attributives, 40% pour les verbes transitifs et 38% pour les verbes intransitifs.

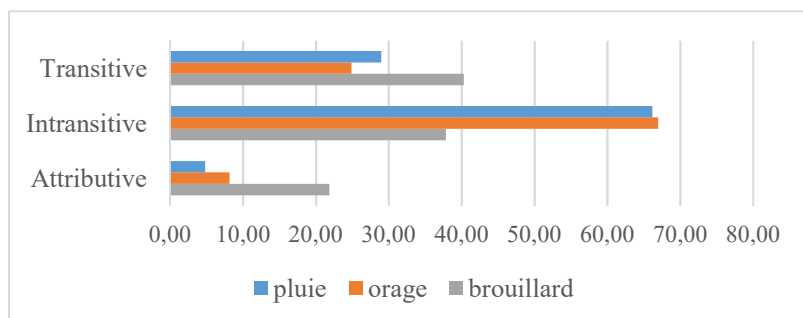


Figure 3. Affinités entre les noms et les constructions attributive, intransitive ou transitive

Sur le plan sémantique, les prédicats ont été classés dans huit classes distinctes. La figure 4 montre à la fois ces huit classes, et les affinités de chacun des noms avec ces différentes classes. Tout d’abord, en ce qui concerne les classes, on observe que les plus importantes sont celles des verbes de mouvement (30%) et des verbes d’action (25%). Les verbes de phases⁷ (*cesser, continuer, tourner, commencer, durer, passer, rester, finir, menacer, reprendre, se prolonger*) représentent 12% des prédicats. Dans les mêmes proportions, on trouve les verbes de perception (essentiellement visuelle — *assombrir, adoucir, barrer, blanchir, cacher, dissimiler etc* et auditive — *chanter, gronder, faire claquer, mitrailler, sonner*) etc.— et les verbes d’apparition/ disparition — *éclater, crever, naître, survenir, se dissiper, se fendre, fondre, se déchirer etc.* La classe des constructions attributives représente 7% des prédicats (*être + adj ou être + SN*). Enfin celle des constructions locatives (*être + loc*) représente un peu plus de 3% (*être là / proche / partout etc.*), elle inclut aussi quelques verbes locatifs statiques (*pendre, prédominer, régner, stagner*). Enfin la classe des changements d’état graduels représente 2.5% des prédicats (*accélérer, augmenter, devenir, épaissir, gonfler, grandir, mûrir, perdre, redoubler*).

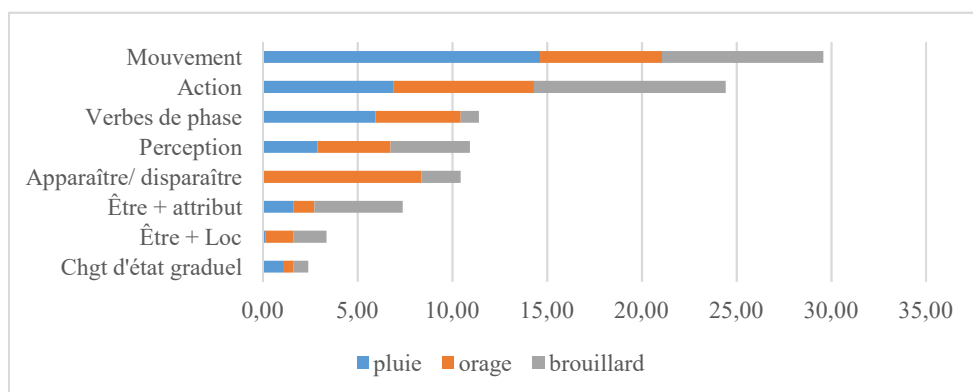


Figure 4. Classes sémantiques des prédicats se combinant avec les noms *pluie, brouillard, orage*

En ce qui concerne les affinités des noms avec ces classes, on observe tout d’abord les préférences les plus nettes : on peut noter par exemple une plus grande affinité entre le nom *pluie* et les verbes de mouvement (15%), entre le nom *brouillard* et les verbes d’action (10%), entre le nom *orage* et les verbes d’apparition/ disparition. On peut noter des préférences secondaires entre le nom *pluie* et les verbes d’action, les verbes de phase et les verbes de changement d’état graduel ; entre le *brouillard* et les verbes de mouvement, de perception et les constructions attributives ; enfin, entre le nom *orage* et les verbes d’action, de mouvement, de phase, puis de perception.

Je me concentrerai dans la prochaine section sur l'analyse plus détaillée des verbes de mouvement, laissant les autres classes pour de futures recherches.

4 Prédicats de mouvement

4.1 La classification des verbes de mouvement selon Aurnague 2011

La classification d'Aurnague (2011) repose sur le croisement de deux critères : (changement d'emplacement) vs. (changement de relation locative). La combinaison de ces deux critères aboutit à la définition de quatre classes de verbes exposées dans le tableau 2 :

Tableau 2. Classification des verbes de déplacement d'après Aurnague 2011

	Changement d'emplacement	Pas de changement d'emplacement
Pas de changement de relation locative	Classe 1 : dplt faible <i>courir, avancer, marcher, voler, nager</i>	Classe 3 : Chgt de disposition ou de posture <i>s'asseoir, se lever, se blottir, tressauter, sursauter</i>
Changement de relation locative	Classe 2 : dplt strict <i>aller, partir, entrer, sortir</i>	Classe 4 : Chgt de relation <i>se poser, sauter, bondir, se jeter</i>

Grosso modo, la classe 1, dite de « déplacement faible » recouvre une bonne partie des verbes dit de manière dans la tradition Talmiène (cf. Talmy 2000). Elle inclut cependant des verbes de direction non téléliques comme *avancer, reculer, s'approcher, monter* qui impliquent de fait un changement d'emplacement sans pour autant décrire un changement de relation locative. Ainsi au lieu de parler de verbes de manière, je parlerai de verbes de changement d'emplacement, en spécifiant deux types : avec (*monter*) ou sans directionnalité (*marcher*).

La classe 2 est définie par un changement d'emplacement et un changement de relation locative élémentaire, notion empruntée à Boons 1987. Cette classe est dite de « déplacement strict ». Le changement de relation locative est défini par Aurnague comme une mise à jour (*update*) de la localisation (Aurnague : à paraître). Une nouvelle relation locative est actualisée par l'événement de déplacement strict. Par exemple, un déplacement strict final implique qu'à un temps t_0 , x n'est pas à y , et à un temps t_1 , x est à y (où x est la Figure et y le Fond). C'est ce passage entre la négation puis l'assertion d'une relation locative (ou l'inverse, de l'assertion à la négation de la relation) qui correspond à la notion de mise à jour de la localisation. Elle s'apparente à la notion de franchissement de frontière, mais est définie de façon relationnelle, indépendamment des contingences référentielles contextuelles. Elle recouvre la notion de télélicité. Ainsi, à l'opposition spatiale entre déplacement faible (classe 1) et déplacement strict (classe 2) se superpose l'opposition aspectuelle entre événement atélique et événement télélique. C'est sur cette base spatio-aspectuelle, que les verbes de mouvement rencontrés avec les noms *pluie, orage, brouillard*, ont été classés.

La classe 3 est définie par l'absence des deux critères : les verbes de cette classe ne décrivent ni changement d'emplacement, ni changement de relation locative. Ils expriment un changement de disposition ou de posture (*se lever, s'asseoir, se tourner, se baisser* etc.). Le sens de l'événement qu'ils expriment est souvent ajusté à la mesure de la nature humaine, de sa verticalité etc. Cependant, lorsqu'ils se combinent avec un nom météorologique tel que *brouillard*, la notion de changement de disposition est plus délicate à appliquer, dans la mesure où la masse informe du *brouillard* peut très bien se reconfigurer tout en changeant d'emplacement, rien ne peut l'empêcher ou du moins le contrôler. Il n'y a pas, comme pour les mouvements du corps, une position de référence standard d'une part, et une sphère d'extension possible des parties du corps qui limite de fait les possibilités de bouger sans changer d'emplacement (cf. Minoccheri, 2023). Ainsi,

l'interprétation « se mettre debout » véhiculée par le verbe *se lever* lorsqu'il s'applique au corps humain ne peut s'appliquer en l'état au *brouillard*. Que dit-on lorsqu'on dit que *le brouillard se lève* ? (14-15).

(14) Le brouillard a tendance à se lever. On apercevait de larges espaces d'eau. (Jean Giono. *Batailles dans la montagne*. 1937 :968).

(15) Le brouillard commence à se lever, mais on ne voit personne : des explosions, un bois désert. (André Malraux. *L'Espoir*. 1937 :711).

S'agit-il de porter l'attention sur son apparition (comme ce serait le cas pour le soleil qui, pour la perception naïve, semble en effet se déplacer vers le haut, ou pour le vent dont on dit aussi qu'il se lève lorsqu'il se fait ressentir avec plus d'intensité) ou au contraire sur sa disparition comme on dit « ça se lève » pour exprimer que le mauvais temps va cesser. La deuxième interprétation semble la plus plausible. Dans les deux contextes des exemples (14) et (15), le fait que le brouillard se lève redonne une certaine visibilité, c'est donc qu'il se dissipe. Avec des noms météorologiques comme *brouillard*, on aperçoit les limites de vouloir rendre compte d'un mouvement (métaphorique ?) qui traduit plus une disparition qu'un déplacement. La nature à la fois dynamique, aux formes changeantes, vouée à de constantes métamorphoses, empêche de prédire précisément en quel déplacement consiste le fait que le brouillard se lève. Mais le *prima* de la dynamité d'une part et l'absence de contrainte sur ses déplacements incitent à considérer *se lever* dans ce contexte comme un déplacement faible, plutôt que comme un changement de disposition. Il est intéressant de noter par ailleurs que ni *pluie* ni *orage* n'apparaissent avec *se lever* dans le corpus⁸.

Le verbe *tomber* dont la fréquence est importante (env. 30% des verbes de mouvement, 65 occurrences) est décrit dans Aurnague 2012 comme un verbe de changement de disposition :

Le verbe *tomber* offre une illustration supplémentaire de cette catégorie de procès. Son sémantisme indique, en effet, la simple perte d'équilibre de la cible sans qu'aucun changement de relation locative élémentaire ne s'impose vis-à-vis du site porteur, pas plus d'ailleurs qu'aucun changement d'emplacement (*Max est tombé sur le tapis* se prête ainsi à deux interprétations). (Aurnague 2012 : 7)

Quand il se combine avec le nom *pluie*, il est difficile d'imaginer que le verbe *tomber* décrive une perte d'équilibre de *la pluie* puisque *tomber* est d'une certaine façon le mode d'être de la pluie, c'est sa « posture » standard (cf. Ruwet 1986). Nous avons vu que dans un peu plus de 25% des cas, *la pluie tombe*. Il est néanmoins difficile d'imaginer que l'événement *la pluie tombe* décrive un réel changement d'emplacement, pas plus qu'un changement de relation locative. Il ne s'agit pas de dire qu'elle était en haut et qu'elle vient en bas. Au contraire quand *la pluie tombe*, on peut juste dire que le phénomène se manifeste. La pluie n'est pas la somme des gouttes de pluie qui se déplacent, elle est le phénomène de précipitation. On peut en saisir la nature en imaginant un *rideau de pluie*, c'est-à-dire un objet quasi statique dont la substance est renouvelée en permanence⁹. Comme pour le brouillard avec *se lever*, on est face à la limite de l'expression de la présence d'un phénomène par le mouvement.

Enfin, la classe 4 est celle des verbes de changement de relation locative sans changement d'emplacement. Ils reposent essentiellement sur la relation de contact et sa négation, ce qui serait le cas du verbe *frôler* dont un seul exemple figure dans notre échantillon de données (17). On note toutefois que dans cet exemple, *brouillard* n'est pas le nom tête du SN sujet. Il ne paraît pas impossible néanmoins d'imaginer pouvoir dire « le brouillard frôlait le sol » et dans cet énoncé, le verbe ne dit rien sur le fait que le brouillard subisse ou non un changement d'emplacement. La sémantique du verbe évoque seulement un léger contact.

(17) [...] et très vite de minces filaments rouges de brouillard frôlaient le sol et venaient s'enfiler dans le trou formé par la pierre [...]. (Jean-Marc Lovay. *Aucun des mes os ne sera troué pour servir de flûte enchantée*. 1997 :308).

4.2 Les verbes de mouvement du corpus et leurs affinités avec les noms *pluie*, *orage* et *brouillard*

Considérons à présent nos données. C'est avec les verbes de mouvement que les noms *pluie*, *brouillard* et *orage*, pris dans leur ensemble, se combinent le plus souvent. Les verbes de mouvement représentent 30% des occurrences du corpus, et 57 lemmes sur le total des 244 lemmes identifiés pour les trois noms (soit environ 23% de la variation lexicale). Parmi les 30%, un verbe occupe une place plus importante que les autres, il s'agit du verbe *tomber* qui représente environ 30% des occurrences des verbes de mouvement du fait de sa grande affinité avec le nom *pluie* (87% de ses usages). Le verbe *tomber* n'apparaît que dans 11% des cas avec *brouillard*, et une seule occurrence avec *orage* est attestée dans notre échantillon où il semble être employé pour parler en réalité de la pluie, la pluie pouvant être considérée comme une partie de l'orage avec les éclairs, le tonnerre, et peut-être aussi le vent (*L'orage tombait si fort qu'on n'y voyait pas à deux pas devant soi*, (Irène Némirovsky, *Suite française*, 1942 : 351)). Dans notre échantillon, les trois noms se combinent avec un verbe de mouvement dans les proportions suivantes : *pluie* (49.46%), *orage* (21.74%) et *brouillard* (28.80%). La préférence apparente du nom *pluie* pour les verbes de mouvement doit être relativisée du fait de la surreprésentation du verbe *tomber*. Si on faisait abstraction de ce verbe *tomber*, on aurait une répartition différente où le nom *pluie* ne représenterait plus que 28.46% des énoncés avec un verbe de mouvement, tandis que *brouillard* serait à 40.77, et *orage* à 30.77. Cela permet de révéler une affinité particulière du nom *brouillard* avec le mouvement.

Regardons de plus près quel type de mouvement est mobilisé et si chaque nom présente des préférences pour un certain type spatio-aspectuel tel qu'exposé plus haut. La classe de verbes la plus représentée est celle du déplacement faible (47.83%), qui implique un changement d'emplacement sans changement de relation locative. Les noms *brouillard* et *orage* y représentent chacun 19% tandis que *pluie* représente 9%. Le déplacement strict est moins représenté (16.30%), et c'est la *pluie* qui prédomine dans cette catégorie (8.70%), tandis que *brouillard* y apparaît dans 5.43% des cas et *orage* dans 2.17% des cas. La classe 3 des changements de disposition frappe par son importance quantitative (35.33%), et par sa très forte affinité avec le nom *pluie* (30.98%). Elle n'inclut en fait que le seul verbe *tomber*, resté seul dans cette catégorie. La classe 4 des changements de relation ne comprend qu'une seule occurrence du verbe *frôler* déjà illustré dans l'exemple (17).

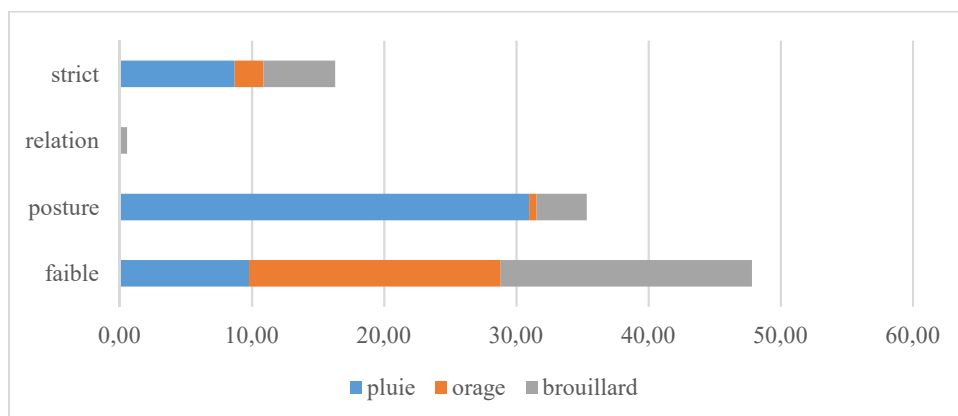


Figure 5. Type de verbes de mouvement et leurs affinités avec les noms *pluie*, *orage* et *brouillard*

J'examine dans la suite les deux classes principales de mouvement strict et de mouvement faible. Les deux autres ayant déjà été commentées et illustrées. Les changements de posture n'incluent que le verbe *tomber* et les changements de relation que le verbe *frôler*. La variation lexicale se trouve donc dans les deux classes restantes examinées en 4.2.1 et en 4.2.2.

4.2.1 Le déplacement faible

La variation lexicale rencontrée dans cette catégorie est importante. Elle présente environ 40 lemmes différents. La figure 6 montre un raffinement de cette variation en fonction de l'orientation des déplacements.

Les plus fréquents qui décrivent un simple changement d'emplacement (move) correspondent à des verbes comme *trainer, tourner, suinter, rouler, passer, flotter, courir, galoper, balayer* (30.68% des verbes de mouvement faible ; 27 occurrences) typiquement considérés comme des verbes de manière de mouvement.

(18) les soirs, quand le brouillard traîne dans les fonds [...] (Henri Pourrat. *Les Vaillances, farces et aventures de Gaspard des montagnes*. 4. 1931 : 200).

(19) Un brouillard nonchalant suinta de la forêt. (Jean Giono. *L'Iris de Suse*. 1970 : 241)

(20) Les brouillards tournoyaient entre les maisons comme une écume profonde, [...] (Francis Carco. *Jésus-la-Caille*. 1914 : 231)

(21) L'orage traînait sur le plateau. (Jean Giono. *Que ma joie demeure*. 1934 : 777)

(22) La pluie galope sur un lac d'eau pâteuse [...] (Maurice Genevoix. *Ceux de 14*. 1950 : 485)

Arrivent en seconde position les mouvements orientés vers le bas illustrés par des verbes comme *retomber, descendre, dégouliner, couler, ruisseler, dévaler, se déverser*. Notez que le verbe *tomber* n'est pas comptabilisé ici mais comme verbe de la catégorie 3 (changement de disposition). Ils représentent 28.41% des verbes de mouvement faible (25 occurrences). Les exemples (23) et (24) montre qu'on ne peut associer une signification stable à la direction du mouvement. Dans (23), le mouvement vers le bas (*retomber*) décrit la disparition du brouillard, tandis qu'en (24) le mouvement vers le bas (*descendre*) signifie l'apparition du brouillard¹⁰. Le brouillard est ainsi saisi comme un phénomène qui apparaît plutôt vers le bas (*descendre*), mais qui disparaît ou se dissipe aussi bien vers le haut (*se lever*) que vers le bas (*retomber*).

(23) Le brouillard retombait en pluie fine ; Marcel Arland Marcel. *L'Ordre*. 1929 :170.

(24) Le froid de la montagne, un léger brouillard étaient descendus. Jules Romains. *Les Hommes de bonne volonté : t. 1*. 1932 : 65.

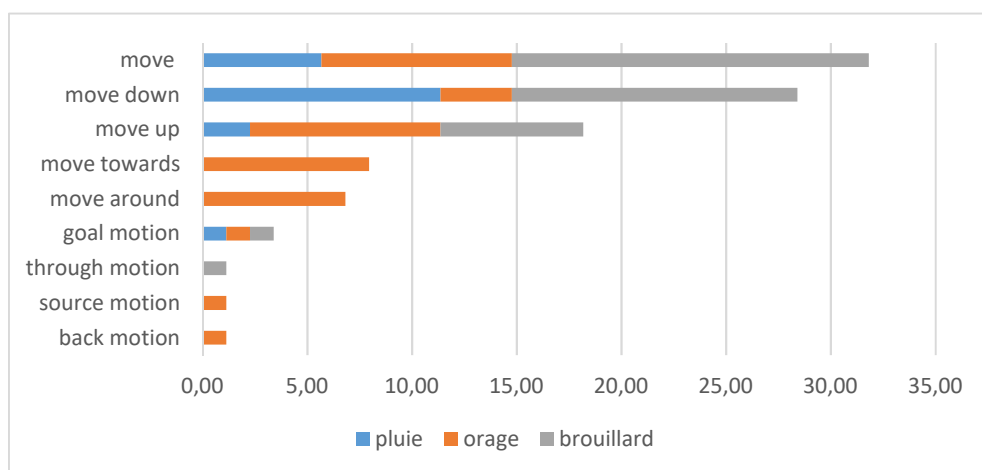


Figure 6. Différents types de « mouvement faible » et leur affinité avec les noms *pluie, orage* et *brouillard*

Les mouvements orientés vers le haut représentent quant à eux 18.18% des verbes de mouvement faibles. On y trouve les verbes *monter, remonter, se lever* ce qui montre que la variation lexicale dans cette catégorie des verbes de mouvement faible est moins grande pour décrire le mouvement vers le haut que le mouvement vers le bas. La comparaison des deux sous classes 'vers le haut' vs. 'vers le bas' montre en effet que le nom

orage a plus d'affinité avec le mouvement vers le haut (25), tandis que les noms *pluie* et *brouillard* se combinent plus fréquemment avec des verbes de mouvement faible orientés vers le bas (26) et (24).

(25) le lendemain, un orage monta de la mer. (Jean Giono. *Jean Le Bleu*. 1932 : 93)

(26) La pluie ruisselle en fleuve sur les tuiles. (Jean Giono. *Angiolina*. 1971 : 728)

Le profil général des affinités entre noms et verbes est intéressant : *Brouillard* se répartit sur trois catégories : le mouvement avec manière, le mouvement vers le bas et le mouvement vers le haut. *Pluie* montre toujours une préférence pour le mouvement vers le bas, tandis qu'*orage* est représenté dans de plus nombreuses catégories montrant qu'il *traîne, glisse, descend, monte, approche, avance, rôde, gagne, fuit ou recule*. Il apparaît comme plus mobile et moins associé à une directionnalité particulière que les deux autres noms.

4.2.2 Le déplacement strict

Le déplacement strict implique en plus du changement d'emplacement un changement de relation locative qui actualise ou met à jour une nouvelle relation de localisation. Les verbes de cette catégorie sont d'une certaine façon, plus adaptés à signifier l'apparition des phénomènes. Les verbes orientés vers un but (site final) sont les plus fréquents. Une seule occurrence avec un verbe source est rapportée en (27)

(27) La nuit était presque faite et le brouillard débordait de la rivière sur la plaine. Marcel Aymé. *La Jument verte*. 1933 : 151.

Les verbes de mouvement strict sont typiquement les verbes *arriver, s'infiltrer, pénétrer, atteindre, entrer, filtrer, venir*. Ils représentent 16% des verbes de mouvement (30 occ). La figure 7 montre qu'ils apparaissent de façon plus privilégiée avec le nom *pluie* (14 occ.), qu'avec le nom *brouillard* (9 occ) ou *orage* (4 occ). Cependant, le nombre d'occurrence est trop faible pour tirer des conclusions définitives. Ces résultats devront être consolidés par des recherches de plus grande ampleur.

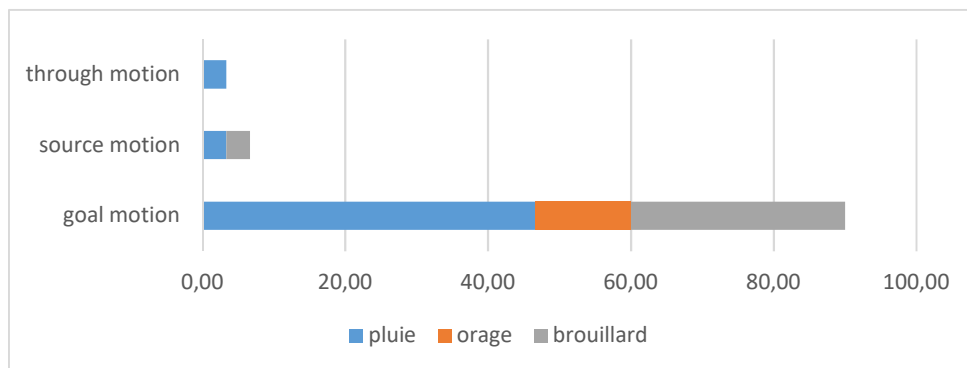


Figure 7. Verbes de mouvement strict se combinant avec les noms *pluie, orage* et *brouillard*

Les exemples ci-dessous illustrent pour chacun des noms un usage avec un verbe de mouvement strict. De tels emplois avec des verbes téliques incitent à conceptualiser les trois phénomènes en question comme des entités discrètes. En (30), cependant, le nom *brouillard* est modifié par un complément de manière rappelant sa nature polymorphe et métamorphique.

(28) C'est la nuit que la pluie vient, et Lalla écoute le bruit du tonnerre qui roule et qui grandit sur la vallée [...]
(Jean-Marie Gustave Le Clézio. *Désert*. 1980 : 160)

(29) Un orage arrive. (Marguerite Duras. *Le Vice-Consul*. 1965 : 43)

(30) Le brouillard arrivait par bouffées cardées, déchirées, poussées de biais dans une bise qui gelait les os et empêchait d'avancer. (Henri Pourrat. *Les Vaillances, farces et aventures de Gaspard des montagnes*. 1. 1922 : 133)

5 En guise de conclusion

Je me suis concentrée sur l'expression des phénomènes dénotés par les noms *pluie*, *orage* et *brouillard*. L'inventaire des classes de prédicats avec lesquels ils se combinent a révélé une grande diversité à la fois sémantique et syntaxique, avec un nombre important de constructions transitives. Les classes sémantiques les plus représentées sont celles des verbes de mouvement et des verbes d'action (entre 25 et 30%), viennent ensuite avec une moindre fréquence les verbes de phase, de perception et d'apparition (entre 10 et 12 %), puis les structures attributives, locatives et les changements d'état graduels (entre 3 et 7%).

J'ai ensuite observé plus en détail les types et le fonctionnement des verbes de mouvement. La classe la plus représentée et celle du mouvement faible (cf. Aurnague 2011) comprenant à la fois des verbes de manière (*trainer*, *glisser*, *couler*, *ruisseler* etc.) et des verbes (non téliques) impliquant une orientation, i.e. changement d'emplacement avec directionnalité, (*monter*, *descendre*, *approcher*, *reculer*, *retomber* etc.).

La plupart de ces verbes de mouvement comme les verbes des autres catégories servent à introduire le phénomène dans le discours. À ce titre les verbes de mouvement strict remplissent aisément la fonction d'apparition (*arriver*), mais pas la disparition. De façon générale, ils sont néanmoins moins fréquents que les verbes de mouvement faible. Il semble que cette fonction d'introduction d'un phénomène dans le discours puisse reposer sur l'expression de la manière, au sens où le phénomène est introduit par le biais de sa manière d'être ou plus exactement de sa manière de se déplacer. En mettant l'accent sur ces particularités de manière, de forme, de direction etc. ces expressions permettent à la fois d'asserter que quelque chose est (fonction existentielle) et de saisir en même temps la nature particulière dynamique, non agentive, non intentionnelle de cette chose.

J'ai montré que le nom *orage*, le nom le plus événementiel, se combine le plus souvent avec des verbes de mouvement faible, ayant toute sorte de directionnalité. Cette grande variation dans l'espace suggère qu'il est davantage défini par son inscription dans le temps que dans l'espace. À l'inverse, le *brouillard*, dont la dynamicité est moindre, se manifeste plus dans l'espace à travers des directions prototypiques (vers le bas ou vers le haut). En outre, ses contours malléables et changeants sont précisés par la sémantique des verbes de changement d'emplacement non directionnel qui indiquent toute sorte de manière (la forme (*s'étendre*, *s'étirer*), l'allure (*se trainer*), le milieu (*flotter*) et dont la dynamicité est faible (cf. Stosic 2009, 2019). Quant au nom *pluie*, sa grande affinité avec le verbe *tomber*, et avec les verbes de mouvement faible orientés vers le bas (*ruisseler*) le caractérise spatialement comme venant d'en haut. Il n'est donc pas étonnant que ce soit le nom qui se combine le plus fréquemment avec les verbes de mouvement strict orientés vers le but (*arriver*, *entrer*, *venir*...). Ainsi, ses préférences combinatoires traduisent sa nature à la fois spatiale et temporelle.

Cette analyse portant sur la combinatoire des trois noms météorologiques *orage*, *pluie* et *brouillard* avec les verbes de mouvement semble confirmer la description des propriétés intrinsèques et leurs multiples facettes (cf. §2). Si on associe la nature événementielle au temps et la nature objectale à l'espace, on peut essayer de positionner ces noms entre ces deux pôles comme dans la Figure 8.

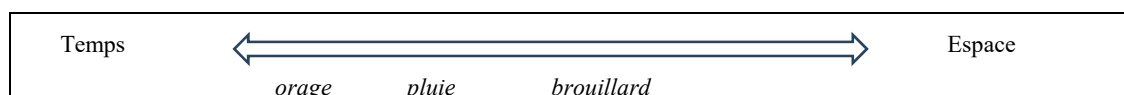


Figure 8. Représentation des propriétés des noms entre *événement* et *objet* en fonction de leur rapport au temps et à l'espace.

Cette analyse devra être confrontée à l'analyse détaillée des autres prédicats inventoriés et notamment les verbes d'action qui occupent une part importante de la combinatoire.

Références bibliographiques

Aurnague M. (2011). How motion verbs are spatial: the spatial foundations of intransitive motion verbs in French. *Linguisticae Investigationes*, 34(1), 1-34.

- Aurnague, M. (2012). De l'espace à l'aspect : les bases ontologiques des procès de déplacement. *Corela* Hors-Série 12 | 2012 : *Langue, espace, cognition*. (<https://journals.openedition.org/corela/>).
- Aurnague M. (à paraître). Telic motion constructions of French and the notion of tendentiality.
- Bentley, D., Ciconte, F.M. & Cruschina, S. (2013). Existential constructions in crosslinguistic perspective. *Rivista di Linguistica*, 25 (1), 1-13.
- Bolinger, D. (1977). *Meaning and Form*, Londres, Longman.
- Boons, J-P. (1987). La notion sémantique de déplacement dans une classification syntaxique des verbes locatifs. *Langue française*, 76, 5-40.
- Darden, B. J. (1973). «What rains? », *Linguistic Inquiry* Vol. 4, 4, 523-526.
- Eriksen, P., Kittilä, S. & Kolehmainen L. (2010). The linguistics of weather: Cross-linguistic patterns of meteorological expressions. *Studies in Language*, 34 (3), 565-601.
- Eriksen, P., Kittilä, S. & Kolehmainen L. (2012). Weather and Language. *Language and Linguistics Compass*, 1-20.
- Gécseg, Z., & Sarda, L. (2023). On a continuum from categorical to thetic judgment: Indefinite subjects and locatives in Hungarian and French. In L. Sarda & L. Lena (Eds). *Existential Constructions across Languages: Forms, meanings and functions HCP 76*. John Benjamins Publishing Company, 180-218.
- Gross, G. (1994). Classes d'objets et description des verbes. *Langages*, 115, 15-30.
- Gross, G. (1996). Prédicats nominaux et compatibilité aspectuelle. *Langages*, 121, 54-72.
- Godard, D. & Jayez, J. (1994). Types nominaux et anaphores : le cas des objets et des événements. In W. De Mulder, L. Tasmowski-De Ryck & C. Vetters (Eds.), *Anaphores temporelles et (in-)cohérence*, *Cahiers Chronos*, 1, 41-58.
- Goldberg, A. E. (1995). *Constructions: A construction grammar approach to argument structure*. University of Chicago Press.
- Gosselin, L. (2021). *Aspect et formes verbales en français*. Domaine linguistique 17, Série « Grammaires et représentations de la langue 10 ». Paris : Classique Garnier,
- Hellerstedt, M. & Peltola, R. (2019). Le chemin de l'audible : la structuration dynamique de la perception par les verbes höras (suédois) et kuulua (finnois) « être audible », *Syntaxe et Sémantique*, 20, 67-86. Presses universitaires de Caen.
- Huumo, T. 2010. Is perception a directional relationship ? On directionality and its motivation in Finnish expressions of sensory perception, *Linguistics*, 48(1), 49-97.
- Huyghe, R. (2012). Noms d'objets et noms d'événements : quelles frontières linguistiques ? *Scolia*, 26, 81-103.
- Huyghe, R. (2015). Les typologies nominales : présentation. *Langue française*, 185, 5-27.
- Kaliska, A. (2011). Prédicats et verbes supports d'occurrence météorologiques dans une perspective contrastive franco-polonaise. *Lingvisticae Investigationes* 34-2: 169-203.
- Kleiber G., Benninger, C., Biermann Fischer M., Gerhard-Krait, F., Lammert, M., Theissen, A., Vassiliadou, H. (2012). Typologie des noms : le critère *se trouver* + SP locatif. *Scolia* 26, 105-129.
- Levin, B., Krejci B. (2019). Talking about the weather: Two construals of precipitation events in English. *Glossa: a journal of general linguistics* 4(1), 58. 1-29. DOI: <https://doi.org/10.5334/gjgl.794>
- Mel'čuk, I., Polguère, A. (2008). Prédicats et quasi-prédicats sémantiques dans une perspective lexicographique, *Revue de linguistique et de didactique des langues (Lidil)*, 37, 99-114.
- Meulleman, M. & Paykin K. (2023). Impersonal existence in the weather domain: French *il y a* vs. *il fait*. In Sarda, L. & Lena, L. (Eds.) *Existential constructions across languages: Forms, meanings and functions*, *Human Cognitive Processing collection*. HCP. Amsterdam : Benjamins.
- Meulleman, M. & Stockman, N. (2013) "La inacusatividad en los verbos meteorológicos en español: Un análisis comparativo de llover y amanecer", *Bulletin of Hispanic Studies*, 90, 117-132.

- Paykin, K. (2002). Événements, états et substances: un essai météorologique. *Cahiers Chronos*, 10, 183-199.
- Paykin, K. (2003) Noms et verbes météorologiques : des matières aux événements. *Thèse de doctorat*. Université Lille 3.
- Paykin, K., (2010). Il pleut des idées reçues : NP expansions of weather verbs. *Linguisticae Investigationes* 33 : 253–266. DOI: <https://doi.org/10.1075/li.33.2.08pay>
- Minoccheri, C. (2023). *L'espace dans le corps, le corps dans l'espace. L'expression linguistique du mouvement en danse contemporaine*. Doctorat de sciences du langage, Université Toulouse Jean Jaurès.
- Ruchot, T. (2019). Les prédicats de perception orientés à partir du phénomène en russe. De l'apparition à l'apparence : un fondu enchaîné. *Syntaxe & Sémantique*, 20, 171-190.
- Ruwet, N. (1986). Note sur les verbes météorologiques. *Revue québécoise de linguistique*, 15-2, 43-56.
- Ruwet, N. (1988). Les verbes météorologiques et l'hypothèse inaccusative. In *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*. Cl. Blanche-Benveniste, A. Chervel, M. Gross (eds). Aix-en-Provence : Publications de l'Université de Provence, 383-402.
- Ruwet, N. (1990). Des expressions météorologiques. *Le Français moderne* 58, 43-97.
- Sarda, L. & Lena, L. (Eds.) (2023). *Existential constructions across languages: Forms, meanings and functions, Human Cognitive Processing collection*. HCP. Amsterdam : Benjamins.
- Sasse, H.-J. (1987). Thethetic/ categorical distinction revisited. *Linguistics*, 25, 511-580.
- Stosic, D. (2009). La notion de « manière » dans la sémantique de l'espace. *Langages*, (3), 175, 103-121.
- Stosic, D. (2019). Manner as a cluster concept. In, M. Aurnague & D. Stosic (eds). *The semantics of dynamic space in French: descriptive, experimental and formal studies on motion expression, HCP 66*, Amsterdam: John Benjamins, 141-177.
- Talmy, L. (2000). *Toward a cognitive semantics*. Cambridge: The MIT Press.
- Van de Velde, D. (1995). *Le spectre nominal : des noms de matières aux noms d'abstractions*. Lille : Peeters Publishers, 256 pages.
- Viberg, Åke. (1983). The verbs of perception: A typological study. *Linguistics* 21, 123-163.
- Viberg, Å. (2008). Swedish verbs of perception from a typological and contrastive perspective. In de los Angeles Gómez González, M., Lachlan Mackenzie, J. & González Álvarez, E. M. (eds.). *Languages and Cultures in Contrast and Comparison*. Amsterdam: John Benjamins, 123-172.
- Viberg, Åke. 2019. Phenomenon-Based Perception Verbs in Swedish from a Typological and Contrastive Perspective. *Syntaxe et sémantique*, 20, 17-48.

¹ Maurice Genevoix. *Ceux de 14*. 1950 : 236.

² Je remercie mes relecteurs anonymes pour les remarques judicieuses et constructives qui m'ont permis d'améliorer ce texte. Toutes les imperfections restent naturellement de ma seule responsabilité.

³ Ils ont par ailleurs des emplois génériques du type *la pluie, ça mouille !* qui ne sont pas considérés ici.

⁴ Hypothèse remise en cause par Paykin (2010) qui montre que la classe des verbes météorologique est loin d'être homogène, dans une même langue et à travers les langues, et que les SN analysés comme objets incorporés par Ruwet (1988) se comportent plus comme des modificateurs que comme des arguments internes.

⁵ Les réserves concernant l'acceptabilité des constructions, signalées par un point d'interrogation (?), s'appuient, au-delà de mon intuition, sur de rapides sondages sur internet. Ces réserves concernent les combinatoires non pas impossibles mais très peu fréquentes. Un examen qualitatif des exemples montre que la simple co-occurrence ne peut être tenue pour acception. Par exemple, si le nom *pluie* co-occure avec *avoir lieu*, c'est le plus souvent dans le contexte d'une inversion locative où le sujet n'est pas *la pluie* mais un SN postverbal (ex. *Sous la pluie ou à travers la **pluie a lieu** une expérience de l'habitation*), ou dans le contexte où *pluie* modifie le N tête du syntagme sujet (ex. *Lorsque la*

chute de **pluie a lieu** sur une rivière en hautes eaux...). De plus, dans les cas où *la pluie* est vraiment sujet du prédicat *avoir lieu*, il s'agit souvent d'un contexte où *la pluie* est topique et d'une nature particulière, par exemple lorsqu'il s'agit d'une pluie de météores (ex. Sous le titre *Pluie de météores : C'est surtout au mois de novembre que cette pluie a lieu généralement, ...*; sous le titre *Pluie d'étoile (sic) filantes des Perseides : Comme l'année dernière cette pluie a lieu du 17 juillet au 24 aout*). Enfin, dans nombres de cas, le nom *pluie* n'est pas le SN sujet mais lui est apposé et s'intercale entre le sujet et le prédicat (ex. *Une autre famine, due elle aussi au froid et à la pluie, a lieu en 1375*).

⁶ Aucun traitement diachronique n'est visé dans cette étude, aussi le corpus n'a pas été découpé en périodes plus précises. Cet article se limite en effet à un premier sondage sur un corpus du 20^e siècle. Des études plus fines, en diachronie devront compléter ce premier inventaire des prédicats se combinant avec les noms *pluie, orage* et *brouillard*. Il serait par ailleurs intéressant d'étudier les variations régionales dans d'autres types de texte ou de productions orales car il est bien connu que chaque région possède des idiomes spécifiques pour exprimer les phénomènes météorologiques.

⁷ On appelle verbes de phase, les verbes qui permettent de mettre l'accent sur une des phases aspectuelles d'un événement. Gosselin (2021 : 41) recourt à la notion d'aspect de phase et définit une phase de façon relationnelle comme « une partie de procès » identifiée « par sa position relative par rapport aux autres phases » (id.). A la suite de nombreux auteurs, il considère que tout procès se décompose en une phase pré-processuelle (préparatoire, *être sur le point de*, aspect prospectif, imminentiel) et une phase post-processuelle (résultante, *venir de*, aspect accompli) qui encadrent la phase processuelle (le procès lui-même) qui, à son tour, se décompose en une phase initiale (début *commencer à*, aspect inchoatif), une phase médiane (milieu, *continuer à*, aspect duratif) et une phase finale (fin, *cesser de*, aspect terminatif), (cf. Gosselin 2021 :41-42). Il souligne que les états (non transitionnels), bien que conçus comme dépourvus de phases internes, peuvent d'un point de vue strictement aspectuel, avoir une structure phasale qu'il illustre de la sorte :

« on peut sélectionner une phase pré-processuelle (« [je vois bien qu'] il va être malade »), initiale (« tomber/ commencer à être malade »), médiane (continuer d'être malade »), finale (« cesser d'être malade »), et post-processuelle (« [on voit bien qu'] il vient d'être malade ») » (Gosselin , 2021 :43).

Dans notre corpus, nous avons trouvé les périphrases aspectuelles classiques marquant l'inchoatif (*commencer*), le duratif (*continuer*) ou le terminatif (*cesser*), mais nous avons aussi identifié des verbes qui expriment seuls le début, le milieu ou la fin de la manifestation du phénomène. Ainsi *tourner*, dans l'énoncé *l'orage a tourné*, signifie la fin prématurée de l'événement. Le contexte qui suit « Il a pas plu assez. Tout juste trois gouttes dans quatre pots de chambre », ne laisse aucun doute sur le fait que l'événement soit terminé. De même des verbes comme *se lever* (*le brouillard se lève*), *passer* (*l'orage était passé*), *reprendre* (*la pluie reprenait*), *se prolonger* (*le brouillard peut se prolonger*) expriment seuls différentes phases (bien que certains d'entre eux puissent eux-mêmes être modifiés par des périphrases aspectuelles (ex. *le brouillard commence à se lever, l'orage a fini par passer*).

⁸ Il est intéressant de noter qu'en japonais pour dire que « la pluie cesse », on dit que « la pluie monte ». (Communication personnelle avec Christine Lamarre que je remercie). L'association du mouvement vers le haut et de la disparition n'est donc pas le fait d'un cas isolé.

⁹ Cette vision peut être nuancée car cette même réalité peut être saisie de façon plus dynamique comme en Amazonie où on parlerait plutôt d'un *train de pluie*.

¹⁰ Voir aussi les exemples (14-15) où c'est le mouvement vers le haut qui signifie l'apparition du *brouillard*.